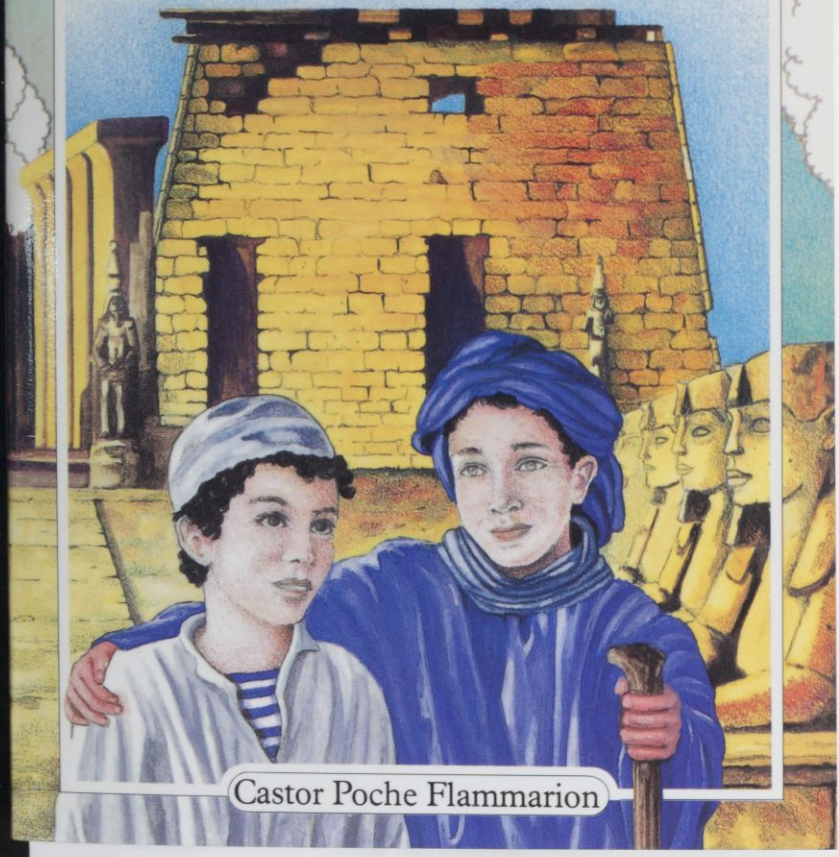
EI. 8° Y
98HH
(283)

LUCE FILLOL

tempête au bord du Nil



Castor Poche Flammarion

777106

tempête au bord du Nil

EL 8°4
9844
(283)

DL-01031990-03095

Castor Poche
Collection animée par
François Faucher et Martine Lang

Une production de l'Atelier du Père Castor

© 1990, Castor Poche Flammarion
pour le texte et l'illustration.

LUCE FILLOL

tempête au bord du Nil

823



illustrations de
GISMONDE CURIACE

Castor Poche Flammarion

Luce Fillol, l'auteur, est née en 1918 à Jemmapes, Algérie. Elle est issue d'une famille de petits viticulteurs installés en Algérie depuis 1848. Luce Fillol a fait ses études à l'École normale de Constantine avant d'enseigner à travers toute l'Algérie, du Constantinois à l'Oranais.

A son arrivée en France, en 1962, les Éditions Magnard lui offrent sa première chance en éditant son livre : *47 bis de la rue des Trembles*, né de la découverte des enfants des H.L.M. en région parisienne. Ce roman a été sélectionné au Grand Prix de littérature pour jeunes du Salon de l'enfance.

Depuis, Luce Fillol a écrit une trentaine d'ouvrages dont la plupart ont été distingués par les critiques, en particulier *Prune* (Éditions Magnard) qui a obtenu une mention d'honneur au prix Andersen.

Luce Fillol a été pendant dix ans animatrice responsable au Centre d'animation sociale et culturelle de Draveil. Elle est actuellement conseillère municipale d'un village des Pyrénées-Orientales. Mère de trois enfants et grand-mère de cinq petits-enfants, Luce Fillol n'en mène pas moins une vie sociale active. Créatrice et responsable de la bibliothèque du village, elle participe toujours à des rencontres sur le livre de jeunesse dans les bibliothèques, les lycées et les collèges, et également dans les réunions des associations de parents d'élèves. Elle se déplace dans toute la France, y compris aux Antilles et à la Réunion.

Quels que soient les thèmes abordés (la mer, l'enfance, la guerre, le travail, la famille...), ses livres sont toujours des romans d'espoir où elle tente d'aider les jeunes à trouver des réponses aux questions qu'ils se posent.

Luce Fillol rêve de voir un de ses romans filmé ou mis en dessin animé.

« J'ai écrit *Tempête au bord du Nil* après un voyage en Égypte, il y a bientôt trois ans. Il ne paraît qu'aujourd'hui. Des impératifs éditoriaux ont empê

ché qu'il sortît plus tôt. Cette précision pour éviter qu'on me taxât d'opportunisme.

« Je l'ai écrit, car j'ai aimé l'Égypte, ses sites incomparables, son passé prestigieux. Mais surtout, j'ai été émue par les gens qui m'ont reçue, par ceux qui m'ont accompagnée le long de ces berges du Nil uniques au monde.

« J'ai pénétré dans la vie profonde des Égyptiens. J'ai parlé aux femmes. A celles qui portent la *tahra*. A celles qui ne la portent pas. Aux hommes. Aux enfants.

« Certes, j'ai voulu me donner à nouveau, en y rêvant, les lumières du fleuve, la grandeur du désert. J'ai voulu parler de ces regards d'enfants, de cette amitié spontanément offerte, de certains problèmes de l'Égypte. Mais surtout j'ai voulu attirer l'attention des lecteurs, à un moment où peu encore y attachaient de l'importance, sur le fanatisme. Et par extension, inciter à réfléchir sur tous les fanatismes. De toute origine. De toute source. »

Du même auteur dans la collection Castor Poche :
Il fera beau demain n° 155.
L'Enfer noir n° 174.
Prune (A paraître).

Gismonde Curiace, l'illustratrice :

« Je suis née le 30 juin 1960 à Senlis (Oise). Après différentes études artistiques (publicité, Beaux-Arts, licence d'Arts Plastiques), j'ai travaillé pour l'édition.

« J'aime les voyages, et le dessin est pour moi une façon de voyager. Mes crayons me guident vers des mondes inexplorés, à la découverte de personnages inattendus. C'est à chaque fois comme une expédition, une aventure d'où je reviens toujours ravie et impatiente de recommencer. »

Tempête au bord du Nil :

A la mort de ses parents, Kamil a dû quitter le Caire pour Louxor sans revoir sa sœur aînée. Il a été confié à Si Arahm Hadj, un riche propriétaire terrien au bord du Nil. Kamil doit travailler dur et les coups de bâtons pleuvent souvent.

Quatre ans ont passé et Kamil a maintenant douze ans.

Un jour, pour échapper à la colère de son maître, intraitable et violent, et au fanatisme religieux des amis de celui-ci, Kamil se sauve et se retrouve aux portes du désert...



1. Kamil

Le champ de fèves se trouvait en bordure du Nil. Un petit chemin caillouteux le séparait du fleuve, que suivait un fellah poussant son âne, ou une femme avec un panier sur le crâne, un voile noir ramené sur le visage et tenu bien serré entre ses dents.

En levant la tête, Kamil, enfoui dans le feuillage, apercevait les felouques. Leurs voiles triangulaires glissaient sans bruit au-dessus des eaux vertes. Sur le pont, deux ou trois hommes manœuvraient nonchalamment. Nubiens au corps sombre, aux gestes lents. Parfois, s'ajoutait à l'équipage un groupe de

touristes. Ils s'agglomeraient à l'ombre des voiles. Scrutant les rives de leurs jumelles. Accablés de chaleur. Écrasés de lumière.

Kamil, qui aurait bien voulu lui aussi être à bord de la felouque, balancé par les flots doux du Nil, rêvait. Un instant seulement. La corbeille de fèves n'était pas encore pleine. C'était la dernière. La sixième depuis ce matin. Il fallait se presser et finir la besogne. Si Arahm Hadj lui avait précisé le nombre de corbeilles à remplir et il n'allait pas tarder à revenir de la mosquée.

Dans le champ voisin, une noria grinçait. Ahmad, l'ouvrier*, devait surveiller l'arrosage du potager.

Hussayn, le copain de Kamil, à l'autre bout de Louxor, n'avait pas la chance d'avoir le fleuve si près de son jardin. Il fallait tirer durement l'eau du puits. Chacun, père, mère, enfants, faisait ce qu'il pouvait. Et leurs légumes étaient beaux.

Hussayn ne recevait jamais de coups

* Il s'agit ici (ainsi que tout au long de l'ouvrage) d'un ouvrier agricole.

de bâton de sa mère. Et lorsque son père le menaçait, le garçon savait bien que celui-ci ne mettrait pas sa menace à exécution. On avait vraiment l'air d'être heureux dans la maison de Kerfi et de Faroun, la mère et le père d'Hussayn. Si heureux que Kamil se prenait souvent à imaginer qu'il habitait avec eux, au milieu de frères et de sœurs. Un beau rêve. Un peu bête. Mais qui l'aidait lorsqu'il se sentait perdu.

A la pensée de son ami, le visage de Kamil s'éclaira. C'était aujourd'hui vendredi, journée de prières ininterrompues à la mosquée. Donc, pas d'école. Kamil savait que Si Arahm Hadj allait passer l'après-midi à la mosquée. Il était hadj, c'est-à-dire qu'il avait déjà été à La Mecque. Et sa préparation à un second pèlerinage aux Lieux saints prenait une importance encore plus grande.

Bonne affaire pour le garçon qui esquiverait la surveillance de Fahmy, la mère de Si Arahm, et pourrait avoir une demi-journée merveilleuse avec ses amis.

Maintenant il fallait songer à autre chose. On entendrait bientôt les grelots

de la petite calèche de Khaldoun qui ramenait Si Arahm Hadj chez lui.

Kamil replongea au milieu des tiges feuillues. Il se remit à couper, arracher, tirer, entasser. Son galabieh* se trempa de sueur.

Depuis un bon moment, l'appel du muezzin à la prière, retransmis par haut-parleur, s'était éteint. Si Arahm n'était toujours pas là. Bientôt Zahira, sa femme, hélerait tout le monde pour le repas. Elle ferait le tour de la maison en jetant de grands cris aigus. Ahmad, l'ouvrier, Maadi, le serviteur du maître, accourraient. Et Kamil aussi. Kamil qui avait très faim.

Zahira rentrerait dans la maison, avant que nul homme ne la vît. Elle resterait dans la cuisine avec sa belle-mère, Fahmy. Mais les plats étaient déjà sur la table basse de la salle à manger.

Habituellement, lorsque les autres arrivaient, Si Arahm avait commencé son repas. Assis par terre devant la nourriture, il dévorait avec de grands

* Gandoura, sorte de tunique sans manches portée par les Arabes.

claquements de langue satisfaits. Quand il n'avait plus faim, il faisait asseoir le serviteur, l'ouvrier et Kamil, et il les servait. C'était logique. C'était le maître.

Après le repas des hommes et leur départ, les femmes sortaient de la cuisine. Elles débarrassaient la petite table et mangeaient à leur tour. Mais Kamil les avait plus d'une fois surprises à prendre une sérieuse avance. Ce qui expliquait un peu les formes rebondies de Zahira et la silhouette courte et mamelonnée de Fahmy.

Ténérée, la sœur de son ami Hussayn, était longue et mince. Jamais Kamil n'avait vu une plus jolie fille. Et elle avait bien raison de ne pas cacher son visage.

– A quatorze ans! Une effrontée! grondait Fahmy.

Mais Ténérée n'était pas effrontée. Sa gentillesse faisait que tout le monde avait envie de lui sourire. Mme Ferka, la propriétaire du magasin *La Couronne d'Isis*, l'employait pour beaucoup de travaux. Vendre, lorsqu'il y avait une affluence de touristes. Nettoyer les

objets de métal doré ou de bois travaillé. Balayer devant la porte. Et le rire de Ténérée éclatait du matin au soir, à la grande satisfaction de Mme Ferka.

Zahira et Fahmy ne riaient jamais. Lourdes, avec leurs joues de graisse jaune, elles se gavaient à longueur de journée de petits gâteaux au miel qu'elles cachaient vite lorsque les hommes revenaient.

Au Caire, Kamil, son père et sa mère prenaient leurs repas ensemble.

Ils habitaient un ancien cimetière où les baraques de planches et de bidons s'imbriquaient dans les vieilles tombes.

Kamil savait que ses parents occupaient les lieux depuis longtemps. Bien avant la naissance de Narmina.

Autour d'eux, grouillaient, dans l'enchevêtrement des cabanes, les autres chiffonniers.

Kamil avait vécu là, jusqu'à son départ pour l'hôpital du Caire. Après son séjour à l'hôpital, Si Arham Hadj l'avait emmené à Louxor. Il était âgé de huit ans. Et cela faisait déjà quatre ans.

Il n'avait pas connu sa sœur, Nar-

mina. Il savait qu'il était né neuf ans après elle. Un jour, lui avait-on dit, une dame de la rive droite du Nil était venue à la cité des Morts. Kamil avait un an à cette époque. Karinia, sa mère, et Guirguis, son père, donnèrent Narmina à la dame.

Narmina était plus heureuse ainsi que dans la baraque. Sa mère et son père en parlaient souvent. Là où elle était il n'y avait pas de rats qui couraient partout en couinant. Parfois, dans le noir de la nuit, le garçon voyait leurs petits yeux brillants et fureteurs près de sa couche. Guirguis attrapait un gros gourdin pour les faire fuir.

Narmina vivait dans une belle maison avec un jardin. Elle mangeait bien et à sa faim. Et elle allait régulièrement à l'école pour devenir une demoiselle instruite.

Lorsqu'ils parlaient de Narmina, les parents avaient une drôle de voix. Comme un peu enrouée. Ils avaient signé le papier. Celui où était écrit qu'ils ne devaient plus jamais revoir Narmina. Elle devait avoir vingt et un ans, maintenant.

Lui, il était dans la maison de Si Arahm Hadj. Et il se sentait très seul. Il y avait Ahmad, l'ouvrier, heureusement. C'était son copain, Ahmad, puisqu'il lui parlait. Il lui racontait qu'il avait rencontré Ténérée. Qu'elle chantait sur le chemin. Qu'elle lui avait souri. Et qu'avec le serre-tête doré qui retenait la masse de ses cheveux roussis au henné, elle ressemblait à Isis, l'épouse d'Osiris. Et Ahmad rêvait, les yeux perdus sur l'eau verte du Nil. Et Kamil approuvait avec sérieux.

Ahmad avait rapporté au garçon, d'un séjour à Assouan chez ses parents, une calotte en coton tricoté. Kamil ne la quittait plus. Ahmad, qui dormait dans la même cabane que lui, se moquait. C'était peut-être ce qui retenait l'enfant de garder sa calotte la nuit. Il aurait aimé. Il était sûr qu'elle le protégeait des djnouns, les mauvais esprits. Depuis qu'il avait perdu la petite main de Fatima à quatre doigts, en métal doré, que Karim avait épinglé à sa chemise, il se sentait démuni devant tous ces mauvais diables dont lui parlait Bachi, son ami aveugle.

Au fond, les amis ne manquaient pas à Kamil. Mais pas dans la maison de Si Arahm Hadj. Là, il était désespérément seul. Zahira et Fahmy lavaient son linge et le nourrissaient. Mais elles ne lui adressaient jamais la parole. Maadi, le serviteur, était un sournois qui lui faisait peur. Seul Ahmad... mais ils devaient se parler en cachette... Si Arahm Hadj interdisait les bavardages qui, affirmait-il, font perdre le temps qu'on doit employer à travailler et à prier. Kamil avait rêvé une nuit au bâton du maître. C'était lui Kamil qui l'avait en main. Et le bâton dansait sur les jambes, sur la tête du bonhomme. Qui criait, qui sautait. Et Kamil continuait. Sérieusement. Comme on fait un acte juste et important.

Oui. De Si Arahm Hadj, l'enfant connaissait surtout la longue canne des corrections. Rapide, dure, qui cinglait les jambes à la moindre sottise. Et il en faisait souvent, des sottises!

Il craignait aussi Fahmy, dont les yeux perçants semblaient toujours transpercer les gens jusqu'au fond de leur cœur. Gare aux mensonges! Son nez pointu avançait. Ses lèvres se serraient

jusqu'à ne plus être qu'un fil. Et sa main preste volait avant même qu'on eût prévu la claque.

Zahira, elle, était douce. Mais silencieuse, effarouchée. Elle était la troisième femme du maître. Les deux premières ne lui ayant pas donné de descendant avaient été répudiées.

Zahira ne comptait pas, à la maison. La seule vraie maîtresse ici, c'était Fahmy.

Comme l'appel de Zahira se faisait attendre aujourd'hui! L'estomac de Kamil commençait à réclamer sérieusement. Ce matin, à l'aube, avant d'aller porter la nourriture aux volailles, il avait avalé un morceau de galette et un peu de lait caillé. Souvenir lointain qui ravivait sa faim du moment. Il aimait bien la galette faite par Zahira. Il aurait dû en chiper un petit bout dans la cuisine, pendant qu'elle regardait ailleurs. Oui, mais il y avait Fahmy qui voyait tout.

Soudain, n'y tenant plus, il fit la chose absolument défendue. Il ne jeta plus les gousses de fèves dans la corbeille. Il les ouvrit. Très vite. Et il mâcha goulûment les fruits verts. Qu'elles étaient bonnes,

les fèves de Arahm Hadj! Ahmad s'y connaissait pour obtenir la meilleure semence et apporter dans la charrette le limon qu'il allait chercher juste au bord du fleuve. C'était ce limon qui donnait cette terre grasse, fraîche, dans laquelle les pieds nus de Kamil enfonçaient avec délice. Et aussi l'eau amenée par les canaux de la noria.

En Égypte, on ne peut pas compter sur la pluie. Ahmad et Maadi avaient tracé, sous les directives du maître, des saignées qui arrosaient toute la propriété. Ça remplaçait l'eau du ciel. Cinq jours de pluie par an!

La récolte de fèves achevée, Zahira et sa belle-mère s'occuperaient de la faire sécher. Les fruits deviendraient roux. On en vendrait. Par sacs.

On en ferait aussi provision pour préparer le foul. Un plat de fèves cuites, trempées dans l'huile et arrosées d'un jus de citron. C'était très bon. Pour l'instant, Kamil se régalait des fruits verts. A ses pieds, les cosses fraîches s'entassaient. Qui allait s'apercevoir qu'il en manquait? Le garçon avait presque terminé son travail. Hier, en ren-

trant de l'école, il avait rempli trois corbeilles. Demain, il recommencerait. Par Allah! Il avait bien droit à quelques poignées de fruits!

Sa tête, couverte par la calotte blanc et bleu, recevait au-dessus des feuillages le vent tiède qui montait du fleuve. Les fèves fondaient dans sa bouche avec, en arrière-goût, l'arôme légèrement fleuri de leur peau.

Un bâteau-hôtel passa. Splendide avec son pont recouvert de moquette verte et sa piscine bleue. Des hommes et des femmes, à l'abri des parasols, buvaient des boissons dans de grands verres à l'aide de pailles. Et le regard de Kamil les accompagna un moment.

Là-bas, de l'autre côté du fleuve, une palmeraie se détachait sur un fond de ciel bleu ardent. A cette distance, Kamil ne distinguait pas les régimes de dattes qui pendaient au milieu des palmes sombres. Mais il les devinait. Si Arahm Hadj n'avait que quatre palmiers derrière la maison. Quand Ahmad et Maadi faisaient la récolte, Fahmy rangeait vite les sacs de dattes à l'abri, dans la res-

serre bien fermée à clef, avec le miel, le beurre fondu, les jarres d'huile et la semoule.

Parfois, aux repas, la vieille femme ajoutait une assiette de dattes. Et Kamil riait dans sa tête de cette fausse générosité. Car lui, des dattes, il en avait quand il voulait.

Khaldoun, un autre de ses amis, était cocher. Le propriétaire des calèches, Si Moussah, donnait des dattes sèches pour récompenser les chevaux, à la fin de la journée de travail. Et Khaldoun en emportait toujours une poignée dans sa poche. Les chevaux n'en souffraient pas. Eux, avec une gerbe de fourrage, ils étaient déjà contents. Par contre, lorsque Kamil et Khaldoun, assis sur les pierres de la digue du fleuve, dégustaient le soir les petites dattes sèches, à la fois âcres et sucrées, ils se sentaient comblés de satisfaction. La satisfaction de la joie défendue. Aprement gagnée aussi. Car ce n'était pas facile de rouler Si Moussah, qui veillait personnellement à la distribution de la nourriture des bêtes. Et qu'est-ce qu'il ferait s'il se rendait compte que Khaldoun subtilisait

adroitement quelques fruits? Menacerait-il comme Si Arahm de lui couper une main? « Par Allah!... La main qui vole doit être châtiée. Il faut la couper. »

Kamil, en entendant cela, frémissait. Bachi, son ami aveugle, disait qu'en Égypte cette loi n'existait pas, que cette façon de concevoir la religion était mauvaise. Non, Allah n'avait pas dit cela. Ce n'était pas dans le Coran. Oui, Bachi savait que chez certains peuples fanatiques cela existait. Il montrait vaguement d'un geste de la main des pays supposés, qu'il ne connaissait pas. Mais les gens de ces pays étaient loin. Et Si Arham Hadj et tous ceux qui étaient assez fous pour penser comme lui ne pouvaient imposer leur loi.

Kamil écoutait. Il n'en était pas pour autant rassuré. Il haussait les épaules et approuvait Bachi qui concluait avec une sagesse effrontée :

– Faut pas se faire prendre...

Le Nil s'alanguissait autour des îlots de roseaux verts. Sur le ciel de ce début de mars éclatant de lumière, les pal-

miers berçaient leurs longues feuilles. Un groupe d'échassiers se posa sur l'eau et resta figé dans une parfaite méditation. Kamil rêvait.

Tout à coup son rêve éclata. Comme la surface d'une eau paisible sous le jet brutal d'une pierre. Tout partit en morceaux éparpillés : le ciel, les rives brunes du fleuve, le goût des fèves, la tendresse de la brise. Tout se mêla en un chaos vertigineux où le garçon ne distinguait plus que le bâton de Si Arahm Hadj. Qui volait. S'abattait. Cinglait. Et la voix du maître. Tonitruante. Furieuse.

– Voleur... Voleur... Voleur...

Kamil avait de bonnes jambes. Cependant l'homme était long et maigre. Il courait vite aussi. Pas facile pour le garçon de garder la distance entre lui et le châtiment. Et lorsqu'il se trouva enfin hors de la vue du maître, ses épaules étaient douloureuses, ses mollets tuméfiés et son crâne résonnait des coups assenés.

La voix de Zahira se fit entendre, appelant les hommes au repas.

Kamil, recroquevillé près de la cabane aux poules, comprenait que le ragoût